Une Histoire

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **46 (1917)**

Heft 14

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'appellation de « connaissances civiques » devrait, à mon avis, être réservée aux branches dont c'est l'objet spécifique de faire « connaître » aux nouvelles générations la terre, les hommes et les institutions de la patrie, donc la géographie, l'histoire et l'instruction civique.

(A suivre.) E. Dévaud.

UNE HISTOIRE

Hier encore on voyait dans ma petite ville
Un jeune homme portant le nom de Paul-Emile.
Il avait tout pour lui, la vigueur, la santé ;
Il marchait rayonnant dans la prospérité.
Fils d'un père économe et d'ardeur peu commune,
Il était héritier d'une grosse fortune.
Mais, malheureusement, il était paresseux,
Amateur de bon vin et surtout vaniteux.
Il voulait, à tout prix, se rendre populaire ;
Ami de tout le monde, à tous il voulait plaire.
On le voyait, le soir, trônant au cabaret,
Entouré de flatteurs, il buvait, pérorait ;
Il aimait cet encens, il leur offrait à boire,
Et de cette façon conquit vite la gloire.
A lui, tous les honneurs que donne le public ;
Même un jour il avait manqué d'être syndic.
On riait aux éclats de ses chansons légères,
De ses discours risqués qui jaillissaient des verres.
Il semait largement, payait, cautionnait.
Toujours sûr de lui-même, et rien ne l'étonnait.
Et, naturellement, il avait pris en haine
Ceux qui ne buvaient pas, et sa bouche était pleine
De sarcasmes pour ceux qui voulaient servir Dieu.
Sa langue les lardait sans relâche, en tout lieu.
On l'entendait partout, à tout propos redire
Que croire en Dieu c'était ou folie ou délire,
Que quand on est instruit, on ne croit plus à rien,
Que se moquer de tout est le souverain bien.
Et beaucoup écoutaient l'homme plein de science
Qui sur les braves gens bavait son insolence.
On le flattait, on l'encensait, on l'admirait,
Et que d'argent, par tous les bouts, on lui tirait !
Un jour il m'écrivit une lettre grossière,
Un tas de fautes, mais digne d'une sorcière.
Et, naturellement, je ne répondis rien,

A quoi bon s'émouvoir devant l'aboi d'un chien ?
Mais, en priant pour lui, je traçai pour moi-même
Ces lignes que dictait une tristesse extrême :

. . . . . .

On ne voit plus jamais ton visage à l'église,
Pourtant, tu t'en souviens, c'était chose promise ;
Tu m'en fis le serment d'un cœur honnête et pur.
Et je puis t'avouer que ça me semble dur.
Pourquoi ne viens-tu pas ? Pourquoi tant de jactance ?
Pourquoi nous dire avec un grand air d'importance
Que quand on est instruit, on ne croit plus à rien,
Que, plus on est savant et moins on est chrétien ?
D'abord, es-tu savant ? Là, franchement, j'en doute.
Quelle étude as-tu faite ? Et tu suis une route
Où je ne vois marcher que les plus ignorants
Et les plus illettrés dont tu grossis les rangs.
Je t'ai suivi de près à l'école primaire
Où tu fus simplement un élève ordinaire.
Depuis, tu n'as rien fait, et tu n'as rien appris,
C'est ton corps seulement qu'avec soin tu nourris.
Ton grand savoir ne sait pas seulement écrire ;
Point d'orthographe ! Et puis, quel régal de te lire !
Tu m'en as fourni hier un bel échantillon,
Absence de grammaire, autant que de raison.
La science, la vraie ! Oh ! quelle belle chose !
Mais pour toi qui sais tout, c'est une lettre close.
A peine pourrais-tu m'en citer deux ou trois,
Des illustres auteurs dont nous suivons les lois.
Toi, savant ! Dis plutôt un maître en singeries,
Farces de mauvais goût, ou polissonneries.
Tu te crois un soleil, et tu n'es, mon garçon,
Pas même un très obscur et faible lumignon,
Un beau libre-penseur qui se proclame athée !
Mais je n'ai jamais vu ta pensée arrêtée
Un seul jour sur les grands problèmes d'ici-bas
Ou d'en haut, qu'on saisit, mais qu'on ne résout pas.
Ensuite, es-tu bien sûr qu'un homme de science
N'ait plus aucune foi ? Mais mon expérience
Me dit tout le contraire, et j'ai bien souvent vu
Tel homme, de science abondamment pourvu,
S'asseoir, humble et petit, au milieu des fidèles,
Pour chanter du Seigneur les bontés immortelles.
Les savants sont souvent les gens les plus pieux,
Dont les regards profonds veulent sonder les cieux.
Avec nous, viens et vois, et tu te rendras compte,
Tu verras de tes yeux que ce n'est point un conte.
Tu pourras rencontrer à côté de docteurs,
Des écrivains, des magistrats, des professeurs,
Qui tous, d'un cœur d'enfant, avec amour implorent
L'Etre mystérieux que nos âmes adorent.

Tous, dans un même accord, ces penseurs te diront
Qu'avec joie, à ses pieds, ils inclinent leur front.
D'ailleurs, nous le savons, oui, les plus grands des hommes,
Les géants du savoir, devant qui nous ne sommes
Tous les deux que des nains : prophètes et voyants,
Poètes, orateurs, ont été des croyants.
Descartes, Bossuet, Corneille, Lamartine,
Naville, Secrétan, Victor Hugo, Racine,
Pascal, Pasteur, Newton et tant d'autres, de Dieu
Lisaient partout le nom écrit en traits de feu !
As-tu jamais ouvert un seul de leurs ouvrages ?
As-tu jamais fixé ton regard sur leurs pages ?
Ces hommes de génie, artistes merveilleux,
Tu n'as pas seulement entendu parler d'eux.
Je crois que rien n'égale, au fond, ton ignorance,
Que ton immense orgueil et que ta suffisance.
Ta science consiste à te moquer de tout,
Et tu n'as pas volé ton nom de Bêtentout.
C'est à faire pleurer ou bien crever de rire.
Surtout d'un ridicule ! Et tu veux qu'on t'admire
Pour ne pas croire en Dieu. Tu n'es qu'un pauvre sot,
Des grandes questions qui ne sait pas un mot.
Dis-nous, tout simplement que, ne voulant pas croire,
Tu n'as d'autre idéal que de manger et boire ;
Mais quand tu viens chanter avoir perdu la foi
Dans les sentiers de la science, on rit de toi.
Ecoute encore un peu : Notre vieil Evangile
N'est plus pour ton dédain qu'un débris inutile ;
Mais j'espère qu'un jour tu lui tendras la main,
Quand le vent du malheur barrera ton chemin ;
Quand tu te verras seul, en proie à la souffrance,
Que tu demanderas la joie et l'espérance ;
Quand tes tristes amis s'éloigneront de toi,
Tu viendras implorer le secours de la foi.
Dans la journée où tu diras : C'est la dernière,
Rendu, brisé, tu reviendras à la prière ;
Tu verras que Celui que ton cœur a chassé
De pardonner toujours ne s'est jamais lassé.
Oh ! tu regretteras tant d'heures, tant d'années,
Dans la légèreté bêtement profanées ;
Comme tu pleureras le temps jadis perdu
Et le divin message autrefois entendu.
Tu comprendras que la véritable science
Fait bon ménage avec la foi, la conscience ;
Que les meilleurs chrétiens font les meilleurs savants,
Que les plus grands esprits sont les chrétiens vivants ;
Qu'au fond, science et foi sont comme sœurs jumelles,
Et que plus on médite aux choses éternelles,
Et plus on se repose aux bras de son Sauveur ;
Que la science donne à la foi sa saveur ;

Qu'en ce monde déjà, pour faire œuvre qui vaille,
Pour prospérer, il faut qu'on prie et qu'on travaille ;
Les meilleurs citoyens
Sont les meilleurs chrétiens,
Dieu veille sur les siens
Et les comble de biens.
En attendant, mon cher, je te plains et je prie
Mon Dieu de réformer ta jeunesse flétrie ;
Que son amour te jette un regard fraternel,
Pour que ton cœur vaincu réponde à son appel.

. . . . . .

Je n'avais pas fini cette dernière page,
Que j'entendais sous ma fenêtre, un grand tapage.
Paul-Emile était mort. Un suicide affreux,
Un coup de pistolet. Malheureux ! Malheureux !
Barque sans gouvernail, qui sombre dans l'abîme,
De ses débordements il était la victime.
Il avait tout perdu, dévoré tout son bien ;
La débauche, le jeu, l'avaient réduit à rien.
Et ses pauvres enfants, et sa femme et sa mère,
Du jour au lendemain, réduits à la misère ;
Sans appui de personne, ils étaient délaissés,
Les amis d'autrefois, disparus, éclipsés.
Hier, c'étaient les honneurs, les succès et la gloire ;
Aujourd'hui la ruine avec la honte noire.
Décidément, décidément il me paraît
Que le bonheur n'habite pas au cabaret.

Gland, 30 mai 1917. A. D.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Le gouvernement britannique vient de donner une nouvelle preuve de son activité et de sa vitalité en abordant courageusement l'un des problèmes les plus délicats qui soient, même en temps de paix : celui de la réforme de l'enseignement.

Tandis que des commissions spéciales sont chargées de préparer les voies à l'établissement prochain d'un ministère de la santé publique, ce qui permettra sans doute d'enrayer le développement terrifiant de certaines maladies contagieuses, telles que la tuberculose et la syphilis, le gouvernement met à l'étude un plan de réorganisation de l'enseignement public. On espère ainsi remédier au gâchage des intelligences, qui est le résultat inévitable des méthodes actuelles d'enseignement.

On sait que les différents grades de l'enseignement en Angleterre ne sont nullement coordonnés. L'Etat ne se mêle pas de l'administration des universités et des collèges de l'enseignement secondaire. Cette affirmation est peut-être inexacte, parce qu'en Angleterre il n'y a pas de règle absolue, et qu'il existe pour certaines universités, ainsi que